

sont les points de contact par où les littératures modernes se touchent, se pénètrent, s'apparentent en quelque sorte. La littérature française, pour ne citer que celle-là, a fait très large l'hospitalité qu'elle a accordée aux conteurs russes, aux réalistes anglais, aux poètes italiens, aux mélancolies scandinaves, voire aux métaphysiques nébuleuses de la Germanie prolifique : matière souvent lourde et indigeste, qu'elle s'assimilait pour en tirer de l'humanité, qu'elle exprimait ensuite avec sa lumineuse clarté. Il ne serait pas si difficile de suivre, à travers l'histoire d'une littérature, faite d'actions et de réactions, des filiations parfois les plus bizarres, les plus inattendues. N'est-ce pas Musset, à qui on reprochait d'imiter Byron, qui répliquait :

*Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci ?...
Il faut être ignorant comme un maître d'école,
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne, ici-bas, n'ait su dire avant nous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.*

Il n'est qu'une chose : savoir les planter. De Vigny qui s'inspira, comme tous les romantiques, de la sensibilité voulue du XVIIIe siècle, qui lut Bernardin de Saint-Pierre et cultiva Chateaubriand, n'a-t-il pas, par-delà Leconte de Lisle, engendré Baudelaire, et peut-être même Verlaine qu'il eût aimé avec tristesse, en qui il eût su mettre toutes les complaisances de sa souveraine pitié ? A quoi bon insister ? Est-ce qu'une simple lecture nous laisse indifférents ;